

Arthur Rogé

LE P'TIT *mec*



éditions du
gros
caillou

Arthur Rogé

LE P'TIT MEC

Roman

éditions du
gros
caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

Conception graphique : Emilie Beaud

Mise en pages : Nord Compo

Photos ©Adobe Stock

© Editions du Gros Caillou, 2023

18 impasse de l'Asphalte

69007 Lyon

ISBN : 978-2-494202-09-2

www.editionsdugroscaillou.fr

On reste vos p'tits mecs pour la vie...

À tous les pères du monde.

Prologue

POUR TOUJOURS

Lyon

lundi 20 octobre 2008

Olivier Rosier

Maison de Décines, impasse des Petits-Taillis

La nuit tombe quand je reviens chez nous. Seul.

Les peintures sont encore fraîches. L'odeur d'acrylique résiste dans le salon, mais on ne sent plus rien à l'étage. J'aime bien cet effluve, comme celui de l'essence ou des stylos-marqueurs. J'ai passé les deux derniers mois, la nuit et les week-ends, à tout retaper ici. Quand nous sommes arrivés, les murs n'avaient pas changé depuis les années cinquante. Il a fallu donner un grand coup de propre, poncer les parquets, refaire la salle de bains, la douche, la cuisine, casser la cloison pour réunir la pièce à vivre avec la cuisine, préparer notre chambre, et surtout celle du petit bonhomme qu'on attend. Je l'ai tapissée avec une frise du *Petit Prince*. C'est ce que voulait Manu pour notre fils. Demain midi, ils vont lui faire une césarienne, parce que le bébé n'est toujours pas là. On se demande si on ne va pas l'appeler Désiré à force de patienter après lui. Huit jours de retard. Huit jours que je reste accroché à mon téléphone. Des semaines que je guette l'appel de ma femme, que j'attends le moment où elle perdra les eaux et où il faudra la rejoindre en urgence. Je laisse toujours mon téléphone bien en évidence, avec le volume sonore à fond. C'est pénible de vivre comme

ça. À se demander en permanence quand il arrivera, s'il sera en bonne santé et à quoi il ressemblera. C'est notre premier enfant ! Et je suis fils unique, sans famille. Alors je n'ai pas l'habitude de ces choses-là.

On avait encore rendez-vous à l'hôpital cet après-midi pour un dernier contrôle et pour installer ma femme dans une chambre. Ils la gardent cette nuit. « Au cas où », ils ont dit. Je n'ai pas osé relever. *Au cas où ?* Ça veut dire quoi ? J'ai imaginé le pire. Le pire pour elle, le pire pour lui. Manu l'a vu dans mes yeux. Elle m'a imposé le silence et m'a prié de rentrer à la maison. Elle était épuisée par cette fin de grossesse, son ventre trop gros et son corps impatient. Alors je suis parti, après l'avoir embrassée sur le front.

J'ouvre le frigo, mais je n'ai pas faim. Ni même soif. Je suis vide. Je crois bien que j'ai la frousse. Je n'ai jamais été père. Je ne sais pas comment on fait... Cela me rappelle le mien. Plus de vingt ans que je ne l'ai pas vu. Et si je devenais avec mon fils le même connard qu'il a été avec moi ? Non, non, ce n'est pas possible. Je chasse cette idée noire, en me répétant plusieurs fois que tout se passera bien. Je n'ai que de l'amour à donner, moi.

J'attrape la dernière bière qui traîne dans le cellier. Elle n'est pas bien fraîche. Je déambule dans le salon, en regardant les objets qui racontent notre histoire, nos dix ans d'amour. J'adore la lampe à côté du canapé. On l'a achetée un dimanche matin aux puces. Le chapeau ressemble au corps d'une méduse. Et il y a cette photo de nous deux, le jour de notre emménagement ici, qui repose sur le guéridon à l'entrée. Manu n'a pas changé.

Elle est brune, avec des cheveux lisses, au carré, qui tombent sur sa nuque. Ses yeux bleus tirent sur une couleur grise unique pendant les changements de saison. Elle a le nez fin, un peu retroussé, qui surplombe une bouche rieuse. Elle ne porte pas de maquillage, juste un peu de mascara pour la coquetterie, et de minuscules pattes-d'oie trahissent le temps qui passe. Élégante et pulpeuse, Emmanuelle est belle, mais c'est quand elle sourit qu'elle me bouleverse le plus.

Je me dis que j'ai de la chance. Je le sais. Je l'ai toujours su, sans vraiment comprendre pourquoi elle m'avait regardé la première fois. Je repose la bière sur le plan de travail. Elle est à peine entamée. L'horloge digitale sur le four ne marche plus, mais il est trop tard. Il faut que je dorme, au moins un peu. Demain, c'est le grand jour. Je n'irai pas bosser, j'ai prévenu tout le monde. J'emprunte l'escalier qui mène à notre chambre. Je me débarbouille la figure et passe un gant d'eau chaude sur ma nuque. Je relève la tête. Je n'aime pas me croiser dans le miroir, avec ces cernes profonds, ces cheveux en pagaille. Je me suis pas rasé depuis dix jours. On dirait un bagnard. Je vais t'accueillir demain avec la barbe qui pique, petit bonhomme. Je n'ai la force de rien. Je m'allonge dans le lit, comme ça, prêt à repartir dans la seconde. *Au cas où !* J'envoie un dernier SMS.

Bonne nuit. Je t'aime... Demain, ça ne sera plus jamais la même.

Je garde le téléphone contre moi. Je sens que je sombre, sans avoir besoin de compter jusqu'à trois.

* * *

Il est 2 h 40 quand je suis réveillé par un appel.

Je décroche machinalement à la deuxième sonnerie. C'est une femme de l'hôpital à l'autre bout du fil, sans doute une infirmière. Elle ne me dit ni bonjour ni bonsoir, mais je dois y aller tout de suite. Manus vient de perdre les eaux. Je demande si tout va bien. Elle a déjà raccroché. Je sors du lit dans la seconde. Je cours dans l'escalier, j'attrape les clefs de ma voiture laissées sur le meuble à l'entrée, sans prendre le temps d'un café brûlant, et je claque la porte. Je grimpe dans la voiture. Je sens mon cœur qui tape contre ma poitrine. Je suis déjà en nage, et essoufflé. Je panique. Je suis terrorisé. Je respire un grand coup et démarre. Deux cents mètres plus loin, dans notre ruelle,

je me rends compte que l'aiguille du compteur indique 100 km/h. Je pile à cause du stop au dernier moment.

Je crois bien que j'ai peur de devenir père. Et si je n'y arrivais pas ?

J'en ai mal à la tête. Marre de toutes les questions que je me pose depuis le début. Je ne voulais pas d'enfants. Et si je ne l'aimais pas ? Peut-être que je ne suis pas fait pour ça. S'il était laid, difforme, en mauvaise santé, bête, idiot ? Et si c'était même un futur raté, ou un garçon avec lequel on ne s'entend pas ? S'il me détestait ou n'appréciait pas sa mère ? On en voit, des histoires de familles malheureuses.

Je suis sur le boulevard périphérique. J'ouvre les fenêtres, j'ai chaud. Et s'il y avait un drame cette nuit ? Si l'accouchement se passait mal et que l'un des deux n'y survivait pas ? Ce genre d'histoire arrive. Je le sais. *Ça sera le plus beau jour de ta vie, de votre vie avec Manu.* Ils disent tous ça. Mais moi, c'est ma rencontre avec ma femme, le plus beau jour de ma vie. Je mordille mes lèvres, en roulant à plus de 180 km/h. La sortie est dans trois cents mètres. J'attrape le paquet de cigarettes sur le siège passager. Je sors une Fortuna et je l'allume. Cela m'apaise.

Il est 2 h 55 quand je me gare devant la maternité de l'hôpital de la Croix-Rousse, bâtiment G. Je sors au pas de course. Deux infirmières fument près de l'accueil. Je leur demande où me diriger. La plus forte des deux écrase son mégot aussitôt et me prie de la suivre. On déambule dans les couloirs, presque en courant, on traverse plusieurs portes. Elle finit même par me sourire en regardant ma gueule angoissée. Puis on s'arrête dans une salle avec trois lits et trois fauteuils. Il y a du personnel qui s'agite.

— Ça va très bien se passer, monsieur. Ils préparent la césarienne, répète-t-elle, avant de m'abandonner.

Une nouvelle infirmière me remet une tenue adaptée et stérile pour rejoindre le bloc. J'enfile une blouse, un pantalon et ces drôles de chaussettes pour recouvrir mes chaussures. J'enfonce la calotte sur

mon crâne. Je dois ressembler à un cosmonaute perdu au milieu de nulle part. Mais oui, je suis paumé. Je veux voir ma femme.

— Vous êtes prêt, monsieur ? me demande l'infirmière.

J'acquiesce. Je la suis. Nous voilà devant une porte avec un hublot. J'ai un sursaut, et l'impression que mon cœur s'emballe encore. Je ne sais plus si j'ai chaud ou froid. Derrière, c'est le bloc opératoire. L'infirmière entre la première et m'entraîne avec elle. Manu est là, sur un lit, les yeux hagards. Elle me regarde, mais elle est absente. Deux personnes s'activent derrière elle. Je sens l'émotion qui monte. Un immense drap vert est dressé au niveau de ses épaules. Il cache l'autre partie de son corps et le reste de la pièce, où deux femmes, des médecins sûrement, doivent préparer l'accouchement.

On m'assoit sur un tabouret près du visage de Manu. Elle veut attraper ma main. La sienne est molle, ses doigts sont froids. Je les caresse. Je ne parviens pas à émettre un son, ni un mot. Je n'entends rien non plus. Je regarde cet environnement qui me terrifie et que je ne connais pas. Alors, j'approche mon front du sien. Je serre sa main très fort. Je voudrais lui dire que je l'aime. Les mots restent coincés dans ma gorge. Il y a un cri, puis un deuxième et encore un troisième.

C'est un bébé qui pleure.

* * *

Je me retourne vers une dame qui nous présente notre enfant bien emmitouflé dans une couverture blanche. Je ne vois rien, à cause des larmes qui dévorent mes yeux. Je ne comprends pas les sentiments qui me traversent. Incapable de les définir.

— C'est un beau garçon. Comment s'appelle ce petit bonhomme ? dit-elle d'un ton plein de chaleur et de sérénité.

— Maxime... Maxime !

C'est ce que répond ma femme d'une voix à peine audible et le souffle court, épuisée par les anesthésiants et l'opération toujours en

cours. On approche notre fils de sa tête. Son visage s'illumine une seconde, puis se raidit à cause d'un sursaut. On me demande de sortir du bloc et de suivre la sage-femme. Je m'exécute sans broncher ni réfléchir, machinalement, après avoir embrassé Manu.

La sage-femme me demande de patienter quelques minutes dans le hall après le bloc. J'ai envie d'arracher les vêtements qu'on m'a mis et d'aller prendre l'air. Mais je reste planté là, comme un pantin désarticulé et invisible. Je ne sais pas ce que je dois faire, avec l'inquiétude qui grandit et ce silence infernal qu'on m'impose. Manu va bien ? Il y a un souci avec l'opération ? C'est grave ? Et le petit ? Pourquoi vous l'embarquez ? Vous revenez quand ? Je ne l'ai même pas regardé correctement. Vous avez bien noté son prénom ?

Manu en avait sélectionné au moins cinquante. Elle avait changé d'avis tous les jours avant de s'arrêter sur celui-ci. Maxime, c'est bien. J'ai aimé dès le début ce prénom intemporel qui sonne bien avec mon nom.

La sage-femme revient enfin, le bébé dans les bras. Elle sourit toujours. Nous entrons dans la pouponnière juste en face et nous approchons d'un couffin transparent. Elle le glisse à l'intérieur. Il y a déjà une étiquette dessus. *Maxime Rosier, né le 21 octobre 2008 à 3 h 06*. Elle a nettoyé son visage. Il ne dit rien, ne pleure pas, ses yeux sont fermés. Je me demande pourquoi on lui a mis un bonnet sur la tête, vu la canicule ici. La couverture le recouvre jusque sous le cou, avec ses bras et ses jambes coincés à l'intérieur. Une vraie momie. Il doit dormir. Il a un bout de sourire sur le coin de sa lèvre à gauche. C'est pour moi ? Ou pour maman ? Je n'ose pas m'approcher trop près, ni faire le moindre mouvement.

— Et ma femme, elle va bien ? Pourquoi elle n'est pas encore là ?

— Oui oui, ils finissent l'opération. Tout va très bien. Ne vous inquiétez pas. Vous allez bientôt vous retrouver tous les trois dans la chambre à côté.

— Et... lui... il va bien ? Tout est normal ?

— C'est votre premier ?

J'acquiesce en observant ce bébé si petit.

— Oui, tout est normal. C'est un beau garçon de trois kilos et neuf cents grammes. Il a bien cinq doigts à chaque main. Prenez-le ! me répond-elle, très amusée par mes maladresses.

— Mais...

Elle me coupe dans mon élan. Je la vois ressortir le bébé du couffin. Elle se retourne vers moi, sourit et me prie d'ouvrir les bras. J'obéis. Elle glisse Maxime d'abord le long du bras droit, en m'aidant à le tenir de la bonne façon. Elle s'assure qu'il est confortablement lové entre mes épaules et contre ma poitrine. Elle attend quelques secondes, en parlant doucement, comme si j'avais cinq ans. Et elle nous lâche tous les deux.

Ça me fait un truc. Je n'ai jamais eu cette responsabilité avant. La sensation est étrange, très forte. Trop. C'est là que je deviens père pour de bon ? Je regarde mon fils, je le berce pour la première fois de sa vie. Je souffle, je respire calmement sans pouvoir le lâcher du regard. Il ouvre ses yeux, à peine. Ils semblent collés. Je n'en distingue pas la couleur. Je me détourne un instant de lui pour chercher l'approbation de mes attitudes par la sage-femme. Elle a un geste amical et bienveillant sur ma main, comme si je venais de réussir un examen. C'est que je ne suis pas si nul que ça. J'essaye une caresse sur la joue de mon fils. Il sursaute quand je le touche. Ma mâchoire se décrispe. Je crois même que je souris, malgré mon corps en nage, avec ces émotions et cette chaleur accablante. Mais je souris de le savoir là, avec moi, pendant que des larmes trahissent ma pudeur et mon bonheur.

— Papa est là, p'tit mec... Mon petit mec à moi, hein... pour la vie ? je lui dis, bouleversé.

Mon fils est encore minuscule et fragile, mais je comprends à cet instant combien il est déjà immense dans mon existence.

1

COMME TOUS LES AUTRES JOURS

Des années plus tard
Mardi 7 octobre 2014

Maxime Rosier

Maison de Décines, impasse des Petits-Taillis

Maxime la trouve belle, sa maman, très belle.

On le lui dit tout le temps. Il a l'habitude qu'on le lui répète. Pour lui, c'est normal d'avoir une bien jolie maman, même s'il ne comprend pas tout à fait le sens de ce mot dans la bouche des adultes. Ça se passe juste à la hauteur de ses six ans, il les aura dans quinze jours, et dans son cœur de petit garçon.

Oui, sa maman est belle, douce, gentille et la meilleure de toutes, sans aucun doute. Elle n'est qu'à lui, parce qu'elle ne s'occupe que de lui. Cela lui arrive de se demander comment c'est chez ses copains, avec leurs mamans à eux. *Est-ce qu'elles sont aussi bien que la mienne ?*

Il l'ignore.

Maxime est sur le canapé, avec un biberon de lait saupoudré de chocolat et son doudou qu'il appelle « Zaza », un petit chien blanc aux oreilles bleues. Il le caresse contre sa joue. C'est le moment de la journée qu'il préfère. Dans le matin qui se lève, il regarde un dessin animé avec sa boisson chaude, dans une couverture qu'il enroule sur ses pieds. Le canapé en cuir râpé est froid, et il perd toujours ses chaussettes quand il dort.

Sa mère se prépare ; il entend la douche qui coule, la brosse à dents électrique, le souffle du sèche-cheveux. À la fin de l'épisode de *Sam le pompier*, elle le rejoint avec ses habits, qu'elle pose sur la table basse. Elle lui dit d'enfiler ses vêtements et surtout de se presser. Sinon, ils seront en retard à l'école. Maxime râle, la supplie de le laisser rester à la maison avec elle.

— Allez ! S'il te plaît... Juste une journée rien que tous les deux, maman...

Il lui réclame un moment entier de bonheur interdit, avec des gâteaux à partager et sans quitter son pyjama.

— Et je pourrais voir des séries de grands avec toi, insiste-t-il, en boucle.

Elle sourit, prend son fils dans les bras pour un câlin et l'embrasse avant d'éteindre la télévision. Il boude, quelques secondes, de cette sentence trop lourde. Mais il ne fait pas de caprices. Il se résigne à cette fatalité scolaire.

Ce matin, son papa n'est pas là. Il avait encore du travail cette nuit. C'est ce que sa maman lui a raconté hier soir pendant leur dîner, des coquillettes avec du fromage fondu, du jambon blanc, des tomates coupées en cubes et deux yaourts aux fruits. C'est son dessert préféré, ceux avec des morceaux de vrais fruits dedans. Maxime trouve que ça arrive de plus en plus souvent, les absences de son père. Beaucoup trop.

— Je veux le voir... Y me manque. Y revient quand ?

— Tu le verras ce soir, Maxime.

— On peut l'appeler, maman ?

— J'ai essayé il y a dix minutes. Il est sur messagerie. Ça ne doit pas passer où il est. Il rentre ce soir.

— D'accord, soupire-t-il.

Certains week-ends, son papa n'est plus là. Il travaille beaucoup, tout le temps, mais Maxime ne sait pas bien ce qu'il fait, à part qu'il conduit des camions. Il en a même une dizaine, il croit bien. Cela

fait longtemps qu'il ne l'a pas emmené avec lui dans un de ces engins énormes, où on est beaucoup plus haut que tous les autres sur la route. Il aimait bien l'accompagner dans ses tournées quand il était plus petit. Mais ça n'arrive plus.

Il est 7 h 40 quand maman lui dit :

— Hop, hop, hop, on y va, Maxime !

— Sinon, on va être en retard, continue-t-il à sa place.

Elle se met à rire. Elle attrape son sac à main sur le buffet dans l'entrée et se regarde une dernière fois dans le miroir. Maxime met ses baskets à scratches avec une lenteur désarmante.

— Allez... Max !

Elle ouvre la porte, et ils descendent les marches du perron. Ils habitent une petite villa à la façade ocre et aux volets bleus, sur deux niveaux, avec un jardin simple et joli. Il y a un trampoline au fond. Maxime, son cartable sur le dos, marche derrière sa mère sans se presser, comme s'il voulait retarder l'échéance. Deux échéances même, celle de quitter sa mère et, pire, celle d'aller à l'école, car ça lui fait peur. Sauf la récréation, les copains et la cantine. Quoique la cantine, cela dépend des jours. Il trouve dure cette première vraie classe, le CP. La maternelle, c'était mieux. Il a encore du mal avec la lecture et les mots qu'on leur apprend. Et il est terrorisé quand Nathalie, sa maîtresse, l'interroge devant tout le monde.

Maxime sort dans l'impasse paisible, après leur portail en bois blanc. Il baisse la tête à cause des petites gouttes fines qui commencent à tomber. Il relève les épaules pour se protéger la nuque et court jusqu'à la voiture rouge de sa maman de l'autre côté de la rue. Il grimpe à l'arrière. Il espère bien qu'un jour il pourra monter devant. Sa mère démarre. Elle allume toujours la musique avant de conduire. Maxime lui demande à quelle heure elle rentre du travail.

— Bah, comme tous les jours, mon chéri, je te récupère après l'école.

— Et je pourrai regarder *Sam le pompier* ?

Sa maman approuve, en levant les yeux au ciel. Il la regarde dans le rétroviseur intérieur. Il voit qu'elle lui sourit de nouveau et qu'elle bouge ses mains au rythme de la musique qu'ils écoutent. Elle pianote sur le volant, agite ses épaules. C'est énergique. Ça lui donne envie de danser lui aussi.

Trente-cinq minutes plus tard, quand elle se gare devant l'école Solis de la rue Vendôme, le visage de Maxime s'illumine. Il aperçoit ses deux copains, Antonin et Rayan. Les joies naturelles de son âge le rattrapent d'un coup ; il veut les rejoindre et trépigne d'impatience.

— Je t'aime, lui souffle sa mère dans le creux de l'oreille, après lui avoir détaché sa ceinture.

Mais Maxime s'enfuit vers la cour, sans se retourner, ni même l'avoir embrassée.

* * *

Après la récréation et une partie de foot endiablée interrompue par une méchante averse, tous les élèves regagnent leur classe en file indienne. Maxime reprend sa place au deuxième rang contre la fenêtre qui donne sur les jardins de l'immeuble en face. Il est assis à côté d'Antonin.

Il observe le coin de bureau de son camarade. C'est encore un grand bazar. Il sait que Nathalie va le disputer, car il ne range jamais son espace comme il faut. Les cahiers sont étalés en pagaille, débordent sur sa partie à lui, et la trousse est retournée en vrac sur la table. Mais la maîtresse ne dit rien. Cela le surprend. Elle propose maintenant aux enfants des exercices de mathématiques. Elle distribue une feuille à chacun des élèves et ne dit encore rien quand elle passe devant Antonin, comme si elle ne le voyait pas.

C'est trop bizarre !

Maxime sort sa gomme et son crayon à papier. Il attend avant de s'y mettre, pas bien longtemps, mais il attend un instant. Il fait toujours

comme ça avant les exercices, à cause du stress. Maman lui a expliqué que ce sont des petites angoisses de rien du tout. Cela se soigne en respirant doucement et surtout en prenant son temps. Après, elles disparaissent. Alors, c'est ce qu'il fait. Quand il se sent prêt, il se lance. Pourtant, tous les autres ont déjà commencé. Nathalie les surveille de son bureau surélevé sur une estrade, sans bouger, bien droite sur sa chaise.

Sur le parking, il y a quinze motos et deux tracteurs. Combien y a-t-il de véhicules ?

Maxime regarde ses doigts et les écarte. Il compte une première fois, une seconde pour être sûr. « Dix-sept », écrit-il, le plus proprement possible. Mais il trouve surprenant qu'il y ait quinze motos sur un seul parking. Il n'en a jamais vu autant au même endroit. Il continue.

Dans le pré, il y a six vaches et cinq moutons. Combien y a-t-il d'animaux ?

Maxime se demande d'abord si c'est possible que les vaches et les moutons soient dans un pré sans une barrière pour les séparer. Il s'étonne que ça ne soit pas précisé. Et il reprend son comptage avec ses petits doigts.

Mais on frappe à la porte. Deux fois.

— Entrez ! répond la maîtresse avec un air surpris.

Maxime ne relève pas la tête, trop occupé à chercher le bon mot pour dire une barrière dans les prés. Il finit par s'en souvenir. C'est une clôture. C'est marqué dans le livre qui parle d'une chèvre qui s'échappe dans des bois avec son troupeau, l'un de ses favoris. Puis, de nouveau, il écrit lisiblement la bonne réponse. Onze ! Il est fier de lui, certain d'avoir juste.

— Bonjour, madame. Je m'excuse de vous déranger... Je suis désolé, mais nous avons un problème familial. Je viens chercher Maxime.

PAPA ?

Oui, c'est son père qui se tient là et demande à Nathalie la permission de partir avec son fils. Maxime ne l'avait pas reconnu, parce qu'il

n'écoutait pas, plongé dans de savants calculs arithmétiques. Mais quand le gamin a entendu son prénom, il a su que c'était son papa. Grâce à sa voix grave, rassurante et chaude. Il adore sa voix quand il lui lit des histoires. Il fait plein d'intonations différentes pour jouer les personnages.

Il ne sait pas s'il doit ranger ses affaires immédiatement dans son cartable et partir d'ici. Il attend l'autorisation de sa maîtresse, espère un signe. *Je fais quoi, moi ? Bah, papa, pourquoi t'es là ?* Mais Nathalie ne le regarde même pas. Elle se relève et se dirige vers son père. D'où il est, Maxime n'entend pas ce qu'ils se disent. Il ne sait pas quoi faire, ni comment se tenir. Tous ses camarades ont abandonné leur travail et chuchotent entre eux. Ça commence à faire du bruit.

— Oh oh ! On se tait. Chut ! On se calme. On finit son exercice. Maxime ! Range tes affaires. Tu dois partir avec ton père.

Le gosse s'exécute. Il remet ses crayons dans sa trousse, la referme et la range dans son cartable. Il lève la main.

— Oui, Maxime ? demande la maîtresse.

— Je fais quoi de la feuille ? J'ai pas fini.

— Laisse-la sur le bureau. Ce n'est pas grave. Allez, viens.

Maxime quitte son bureau. Il se demande pourquoi son papa vient le chercher en pleine journée à l'école et même directement dans la classe. Ça lui fait bizarre. Il sait que ce n'est pas normal qu'il soit là devant tous ses copains qui l'observent, les garçons comme les filles. En traversant la salle, Maxime rougit, à cause de la petite Jade qui le dévisage. Mais quand il rejoint son papa, il ne peut s'empêcher de lui sourire d'un amour d'enfant, franc, énorme et entier. Il a envie de se jeter à son cou, sauf qu'il n'ose pas, parce que toute la classe les regarde. C'est un grand maintenant.

— Salut, p'tit mec ! lui dit son papa en attrapant sa main, après lui avoir caressé la joue d'un geste tendre.

« P'tit mec », c'est toujours comme ça qu'il l'appelle.

— Merci, madame, pour votre compréhension. Bonne journée. Au revoir, les enfants, conclut son père.

— Au revoir, Maxime, au revoir, monsieur, résonne dans la salle plusieurs fois.

* * *

Son père accélère le pas. Il est pressé et marche trop vite. Maxime ne lâche pas sa main. Il le suit presque en courant. Ils filent dans le couloir et descendent l'escalier. La classe de CP est au deuxième étage de l'école.

— Pourquoi tu viens me chercher, papa ?

— On part en vacances quelques jours, Max. On va chercher maman. Il faut qu'on se dépêche.

— Ah bon ? Mais maman, elle m'a rien dit ce matin. Elle m'a pas dit qu'on allait en vacances, maman. On va où ?

— C'est une surprise. Tu verras.

— Mais elle est pas à son travail ?

— Si si, c'est une surprise pour elle aussi.

— Mais la maîtresse, elle va rien dire que je vais plus à l'école ?

— Mais non... Ne t'inquiète pas ! Je viens de la prévenir.

— Ah, d'accord.

Ils traversent le hall d'accueil, quittent le bâtiment et se dirigent vers la sortie principale. Son père appuie sur un petit bouton sur le côté. La porte s'ouvre, et ils sortent dans la rue. Dehors, il ne pleut plus. Le ciel est sombre. Il fait chaud, et le vent s'est levé. Maxime reconnaît la voiture. Elle est garée devant. C'est une voiture blanche, bien moins grosse que les camions de son papa, et avec un pare-chocs avant abîmé. Son papa dit toujours qu'il va bientôt le réparer.

Il ouvre la portière à son fils et lui enlève son cartable. Mais alors que Maxime s'apprête à grimper à l'intérieur, il est repoussé en arrière par des mains puissantes qui l'agrippent par les épaules et lui font mal. *Au secours !* Il y a même le bruit d'une gifle bruyante et lourde. La gifle, c'est pour son père, qui bascule et s'écroule sur le trottoir.

— Tu crois que tu vas te barrer comme ça, connard ? hurle un type.

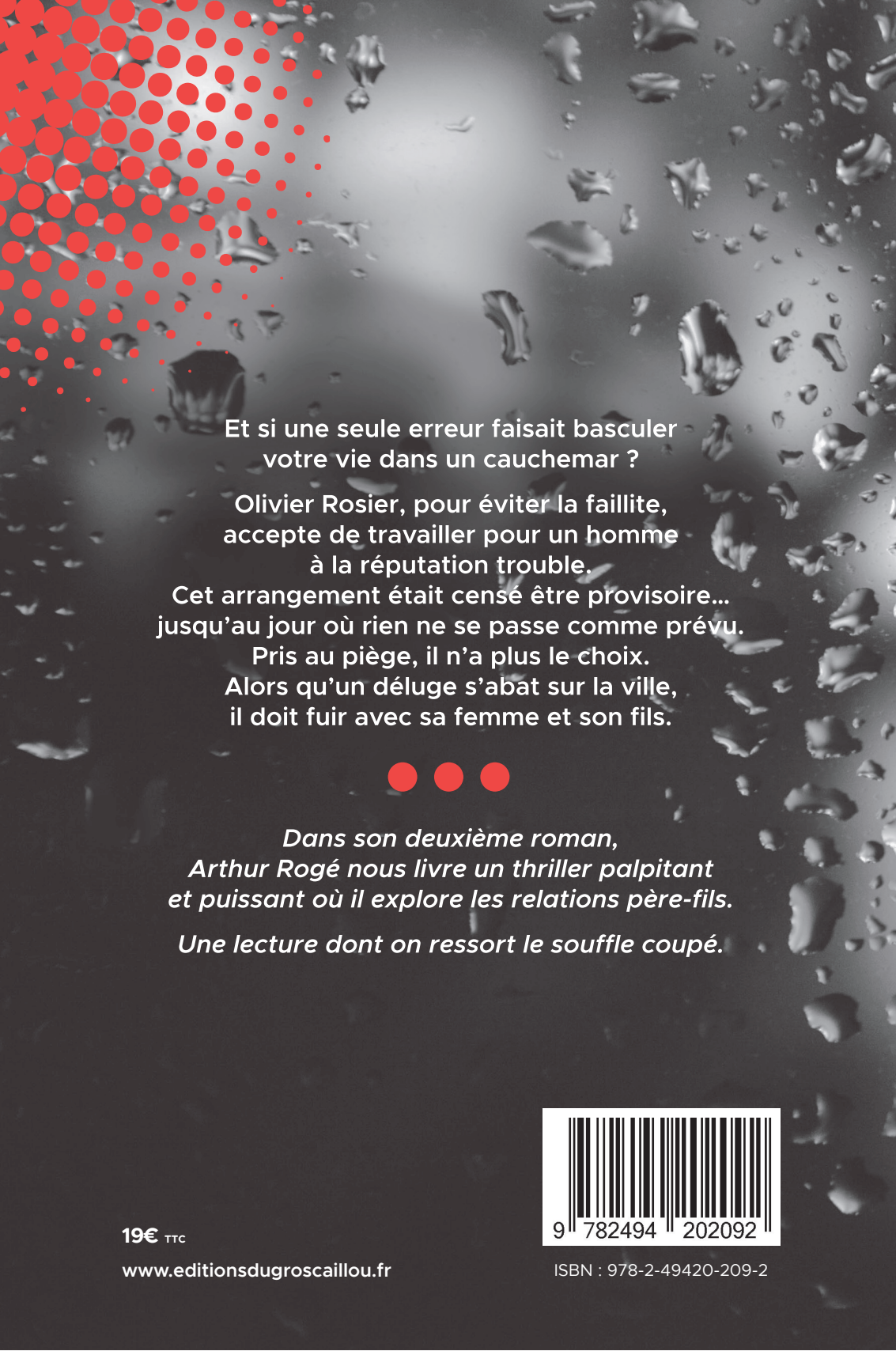
— Papa ! crie l'enfant.

Mais il est emprisonné. Quelqu'un qu'il ne voit pas le retient et l'empêche de faire le moindre mouvement. Il le soulève même du sol. Maxime a peur. Trop peur. Il gémit. Il veut se débattre, se défaire de cette emprise, se précipiter dans les bras de son père. Impossible ! Il ne sait pas qui l'agrippe dans le dos, il ne sait pas non plus qui est cet homme qui se déchaîne sur son papa et le traite de tous ces mots interdits. Il l'insulte si fort qu'on dirait qu'il lui crache dessus.

Mais son père ne dit rien. Il est étendu sur le bitume. Il secoue la tête et tente de se relever. Le monsieur s'agenouille sur lui, en lui coinçant la gorge avec son genou. Étranglé, son père suffoque. Il reçoit des coups de poing dans la figure. Au moins cinq. Maxime voit le sang qui explose autour. Il est terrorisé.

Alors, il ferme les yeux.

PAPA !



Et si une seule erreur faisait basculer
votre vie dans un cauchemar ?

Olivier Rosier, pour éviter la faillite,
accepte de travailler pour un homme
à la réputation trouble.

Cet arrangement était censé être provisoire...
jusqu'au jour où rien ne se passe comme prévu.

Pris au piège, il n'a plus le choix.
Alors qu'un déluge s'abat sur la ville,
il doit fuir avec sa femme et son fils.



*Dans son deuxième roman,
Arthur Rogé nous livre un thriller palpitant
et puissant où il explore les relations père-fils.*

Une lecture dont on ressort le souffle coupé.

19€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-49420-209-2